

et le moindre thé ne peut être donné dans une maison sans qu'immédiatement on l'annonce dans les journaux. Il est maintenant des spécialistes en ce genre, des chroniqueurs du grand monde, richement payés et comblés de cadeaux, qui se chargent de raconter en phrases précieuses, taillées à facettes, les élégants plaisirs de l'hiver. Ce fut une fièvre, un entraînement, jusqu'au jour où tout Paris parut en liesse sous le plus beau soleil du monde, et où marchandes et cavaliers servants des marchandes furent à leur poste, faisant l'article appelant la clientèle, ne reculant même pas devant le boniment.

Dès l'ouverture de la fête, Joséfa et sa fille se trouvèrent à leur poste assises devant leur éblouissant comptoir ; elles vendaient de l'argenterie, des bijoux, des diamants et des perles avec un merveilleux entrain. Dans l'espérance qu'une générosité bien placée attirerait un jour l'attention du financier, hommes et femmes également avides de gain, et lancés dans le terrible jeu de l'agiotage, achetaient les jolies choses étalées sur les tables drapées de velours bleu.

A côté de Mme Bozan de Breuil se tenaient les deux cousines. Amice vêtue en paysanne, et sous ce costume très simple paraissant deux fois plus jolie ; Clotilde en bergère Vatteau. Dans le fond de la boutique de véritables cerisiers étalaient leurs branches chargées de fruits rouges et un bel âne gris chargé des paniers portait une provision de cerises. Clotilde et Amice les offraient dans des petits paniers de jonc, et les vendaient fort cher. Les cerises s'enlevaient à la grande joie des marchandes. On renouvelait leur provision tous les quarts d'heure.

Pendant la première partie de l'après-midi, il y eut relativement peu de foule. Plus tard, au moment du retour du Bois, les élégantes descendirent de voiture pour entrer à la kermesse. On se pressa, on se foula ; les célébrités se montrèrent, et un moment vint où, à travers le bruit qui se faisait autour d'elles, Amice distingua le nom de Valgras.

Il arrivait accompagné de deux députés de ses amis.

Jamais il ne sembla plus vivant, plus étincelant de verve, plus sûr de lui et de sa destinée. Il achetait partout, avec une libéralité de grand seigneur. Quand il arriva devant la boutique de Clotilde, il ne vit point tout de suite Amice qui, redoutant de se trahir, venait de se retirer sous l'ombre du grand cerisier.

Un mot de sa cousine l'obligea à quitter sa retraite.

Elle s'avança les mains remplies de cerises, et les tendit à Valgras.

Le député pâlit, puis un flot de sang envahit son visage.

— Enfin je vous revois ! lui dit-il, j'ai cru que ce bonheur me serait à jamais refusé.

— A quoi bon nous revoir, murmura-t-elle, puisque vous ne m'aimez pas assez pour me sacrifier ce que vous appelez vos convictions publiques.

— Je ne saurais briser mon avenir, dit-il d'un ton brusque. Mais je vous garde ma parole, et si vous le voulez...

Amice versa un panier de cerises dans les mains d'un joli enfant blond.

Elle écoutait Valgras et lui répondait tout en emplissant ses corbeilles de fruits vermeils, presque sans lever les yeux, le cœur oppressé, la lèvre tremblante ; toujours éprise, mais plus résolue que jamais à ne point trahir ses croyances.

Clotilde se multipliait afin de laisser à Valgras le loisir d'échanger avec Amice les derniers mots que peut-être ils devaient se dire en ce monde.

La souffrance de la jeune fille ne saurait se décrire. Sans

hésitation elle repoussait le bonheur qui s'offrait à elle ; mais une douleur amère grandissait en elle.

Enfin Valgras lui dit d'une voix plus sombre :

— Vous me repoussez, enfant ! et cependant, aussi vrai que le soleil brille à cette heure, je vous jure, Amice, que je vous aime. Ma situation exige que je fasse un choix. Avant de me décider à renoncer à vous, j'attends que vous m'en donniez l'ordre. Tenez, dans cette boutique de diamants tenu par Mme Bozan de Breuil je vais choisir un anneau de fiançailles : il restera sur votre comptoir jusqu'au moment où je repasserai devant vous après avoir parcouru la fête... Si vous passez l'anneau à votre doigt, je retournerai demain chez votre père si vous le jetez je comprendrai que je n'ai plus rien à attendre, et peut-être traverserai-je de nouveau la kermesse, ayant au bras miss William.

Valgras prit des mains de Joséfa un magnifique diamant, lui remit en échange et sans compter une liasse de billets de banque, puis il revint à la boutique de cerises.

Droite et pâle Amice attendait.

Sans plus donner signe de vie qu'une statue, elle vit le diamant étinceler au milieu des fruits rouges, semblable à une goutte de rosée.

Valgras s'éloignait, Amice se donna la joie amère de passer la bague à son doigt. Elle la regarda étinceler, et une larme aussi pure que le diamant roula sur le bijou.

Elle pouvait encore devenir la compagne de l'homme qu'elle aimait. Elle chercha des compromis. La pensée de renoncer à Valgras lui parut insupportable. Son doigt serrant la bague, il lui semblait qu'elle ne voudrait plus jamais la rendre.

Un instant sa résolution chancela. Puis tout à coup elle s'écria :

— Je deviens lâche ! mon Dieu, je deviens lâche !

Ce fut alors qu'elle aperçut de nouveau le député.

Tout le sang se retira de son cœur. Adossée contre les frêles parois de sa boutique de feuillage, elle attendit, puis quand il se trouva près, bien près, elle sentit que le regard de Valgras l'enveloppait, d'une main fébrile elle arracha la bague, et la lança sur le sable où les pieds des passants la foulèrent.

— Adieu ! fit Valgras dans un regard.

Elle se recula, se cachant dans l'ombre du cerisier, il lui sembla que tout vacillait autour d'elle.

Pendant que se passait cette scène rapide par sa durée, terrible et démesurément longue si on songe combien de sensations et de sentiments se succèdent chez un être en proie à un sentiment profond, Clotilde fort entourée vendait ses cerises, affirmant qu'elle les donnait pour l'amour des pauvres.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs.

Boite 1936, Bureau de Poste.

No. 47 Ste Thérèse, Montréal